

Le regard transatlantique : ancrage et dérive

Yannick Gasquy-Resch, *Gaston Miron. Le forcené magnifique*, Montréal, Hurtubise HMH, 2003, 158 p.

Ursula Mathis-Moser, *Dany Laferrière. La dérive américaine*, Montréal, VLB éditeur, 2003, 344 p.

Claudine Potvin

Numéro 113, printemps 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36893ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Potvin, C. (2004). Compte rendu de [Le regard transatlantique : ancrage et dérive / Yannick Gasquy-Resch, *Gaston Miron. Le forcené magnifique*, Montréal, Hurtubise HMH, 2003, 158 p. / Ursula Mathis-Moser, *Dany Laferrière. La dérive américaine*, Montréal, VLB éditeur, 2003, 344 p.] *Lettres québécoises*, (113), 46–47.

Le regard transatlantique : ancrage et dérive

Littératures nationale et migrante : de la nation à l'autofiction, de Terre-Québec à l'Amérique.

ESSAI | CLAUDINE POTVIN

DEUX CHERCHEUSES EUROPÉENNES, dont l'une enseigne à Aix-en-Provence et à la Sorbonne et l'autre à l'Université d'Innsbruck, s'intéressent à la littérature québécoise; Yannick Gasquy-Resch propose un survol du parcours mironnien, alors qu'Ursula Mathis-Moser signe une étude de l'œuvre littéraire de Dany Laferrière. Dans les deux ouvrages, les auteures passent par le commentaire biographique, lequel vient nourrir la lecture du texte. Mais qu'en est-il de cette dimension face à la critique?

EST-IL TROP TÔT POUR UNE BIOGRAPHIE DE MIRON ?

Parmi les poètes et les militants québécois des années cinquante et soixante, qui n'a pas connu ou lu Gaston Miron? Notre poète national, qui a chanté la femme, l'amour et le pays dans un même souffle, fut de tous les débats politiques et linguistiques de l'époque et son combat n'a certes pas échappé à toute une génération d'intellectuels et d'écrivains du Québec. *Gaston Miron. Le forcené magnifique*, de Gasquy-Resch, vient de paraître dans la collection « Essai biographique » de Hurtubise HMH. Le titre de la collection annonce un propos éditorial clair : situé entre le biographique et le commentaire textuel, destiné au grand public (à un public étranger?), le livre offre un aperçu de la vie et de l'œuvre du poète à travers son célèbre recueil, *L'Homme rapaillé*, et quelques éléments de correspondance.

Jacques Brault notait qu'« [O]n peut tout faire dire à Miron, car effectivement, il a tout dit » mais se demandait aussitôt « quel est le centre de cette parole nombreuse, où trouver le sens qui porte la variété des significations? », ce à quoi Gasquy-Resch ajoute : « Question très pertinente en effet qui vise l'essentiel : quel est ce projet, cette intention qui nourrit toute l'œuvre et la fait avancer au delà de ses contradictions, de ses ruptures ou de ses silences? » (p. 123) Or le livre ne répond pas vraiment à ces questions. Certes, l'auteure fait le tour des pôles thématiques qui ont marqué l'itinéraire de l'écrivain et sa poésie : l'enfance dans les Laurentides, la nature sauvage, la dépossession, l'identité, l'engagement, le langage, la collectivité que l'image d'un homme en marche et en perpétuel mouvement domine. Toutefois, ce n'est que dans la deuxième partie du livre (en particulier dans le dernier chapitre du même titre), « La poétique de *L'Homme rapaillé* », que Gasquy-Resch rassemble ces éléments de façon convaincante, car elle s'y trouve plus près du poème.

À la longue, puisque l'auteure adopte le point de vue biographique, donc celui des événements et des faits, on aimerait la critique un peu moins respectueuse et plus curieuse du rapport entre l'intime, la vie publique et la pratique littéraire. Gasquy-Resch nous apprend peu de choses que nous ne sachions déjà. Je renvoie à tout ce qui touche le contexte sociopolitique, le milieu, le passage de la campagne à la ville, la question identitaire, l'aliénation culturelle, la conscience sociale, la douleur liée à la langue, le militantisme, la poésie agonique. Si certains passages surgissent comme des échos de l'enfance (la découverte de l'analphabétisme du grand-père par exemple, à

la page 40, épisode fort touchant) et éclairent le personnage Miron, on déplore par ailleurs un certain manque de nuances dans certains cas et le besoin d'ajouts dans d'autres. Ainsi, une brève allusion à la naissance historique du Québec (p. 16) et à un certain nombre d'événements politiques semblent bien vite ébauchés quoique l'histoire ne soit pas l'objet primordial ici ; de plus, certains concepts (le Québécois, la dénomination « Canadien français » maintenue tout au long de l'étude, l'identité, la créolité, la littérature nationale, ces trois derniers termes théoriquement très chargés) gagneraient à être explorés davantage. Finalement, Yannick Gasquy-Resch justifie certains vides ou absences en signalant à plusieurs reprises que Miron tenait sa vie privée extrêmement secrète.

Néanmoins, affirmer que le poète a vécu « une enfance heureuse auprès de ses parents » semble simpliste et réducteur et procède d'une certaine (et trompeuse) idéalisation du cadre champêtre québécois et de l'enfance.

En dernier lieu, ce livre ignore en grande partie le côté mythique de l'homme et du poète ; en ce sens, il laisse grandement le lecteur sur sa faim, d'où la question que je pose en sous-titre sur la pertinence d'écrire une biographie de Gaston Miron à ce point-ci. Il faudra attendre de nouvelles rencontres avec des amis et des proches et l'examen d'une documentation plus importante (correspondances, archives, etc.) pour une meilleure analyse du lien entre la vie et l'écriture du poète.

YANNICK GASQUY-RESCH



yannick
GASQUY-RESCH

GASTON MIRON
LE FORCENÉ MAGNIFIQUE



« J'ATTENDS QU'ON ME PRENNE POUR UN ÉCRIVAIN »

Cette déclaration de Dany Laferrière a de quoi surprendre ses lecteurs puisque l'auteur a écrit jusqu'à maintenant plus d'une quinzaine de livres, dont treize romans. Pourtant, il s'agit là de l'un des trois buts qu'Ursula Mathis-Moser poursuivait en rédigeant ce « petit livre », pour reprendre son expression (p. 8), soit :

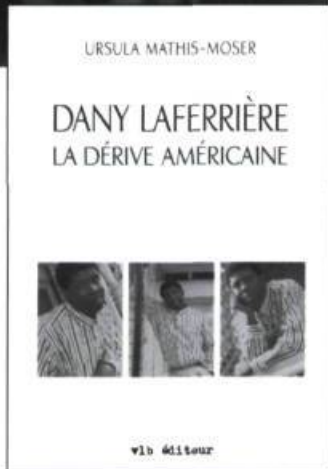
rendre justice à un écrivain qui n'est plus un « écrivain débutant », mais écrivain « tout court » ; rendre justice à une œuvre qui, avec ses plus de 2 200 pages, représente une fresque gigantesque de l'Amérique de la fin du xx^e siècle ; et décrire cette œuvre à l'aide des instruments élaborés par la critique littéraire. (p. 8)

Ce projet d'une monographie éclairante sur Dany Laferrière, Mathis-Moser le réussit totalement. Son ouvrage présente l'avantage de ramasser une quantité considérable d'informations éparpillées ici et là (comptes rendus, entretiens, articles de journaux, essais, chapitres d'ouvrages scientifiques) afin d'offrir la première étude systématique de l'ensemble de l'œuvre littéraire de Laferrière.

Dany Laferrière. La dérive américaine se donne en trois volets principaux : dans un premier temps, Mathis-Moser brosse un portrait de l'auteur, un essai d'une approche biographique donc, fortement axé sur le discours narratif d'ordre autobiographique. Je reprocherais à l'auteure d'accorder, dans ses commentaires biographiques, ce que ses analyses discursives reprendront partiellement, une importance démesurée aux repères chronologiques (coïncidence entre les dates, les faits et la fiction). Si Laferrière lui-même brouille les pistes, jusqu'à quel point faut-il tout classifier ou préciser ? D'autant plus que le biographique ne signifie pas uniquement en fonction d'une soi-disant vérité absolue que le vécu et le quotidien révéleraient. En deuxième lieu, Mathis-Moser interroge la poétique laferrienne, le comment et le pourquoi de l'écriture ; puis, troisièmement, le passage à une lecture dite « interne » (par opposition aux lectures biographique et poétique précédentes considérées comme « externes »), articulée autour du paradigme de la dérive spatiale, temporelle, formelle (éclatement des genres), intertextuelle, débouche sur une analyse détaillée de l'œuvre. C'est donc sous le signe de la dérive américaine perçue comme un phénomène de déplacement et de réancrage, de transculture, de migration et d'hybridité culturelle, qu'Ursula Mathis-Moser définit l'écriture de Laferrière. Que ce soit par la représentation géographique de la métropole/monde (Montréal), de la ville (Port-au-Prince) ou de la petite ville (Petit-Goâve), lieux où s'affirme l'identité que la chambre, la maison maternelle, l'aéroport, la galerie



DANY LAFERRIÈRE



viennent confirmer, ou par la narration de la contemporanéité/du présent ou de la mémoire/du passé, le moi/narrateur s'inscrit dans une mouvance contenue tout entière dans l'autofiction. Le texte réfère nécessairement à ce je décentré, entre la perte, la déviance, la fuite et le réancrage.

Malgré le caractère trans, inter, para, méta, hyper et architextuel autour duquel Laferrière construit ses récits, il n'en reste pas moins que le texte laferrien constitue essentiellement un jeu de déplacements autobiographiques. Naître ailleurs ne change rien au fait que l'on appartient à un *ici* et *maintenant*. En ce sens, le désir de reconnaissance de l'écrivain haïtien passe d'abord et avant tout par l'installation d'une individualité qui évacue jusqu'à un certain point le collectif et le politique. Il faut entendre son rapport à l'écriture migrante et à l'exil dans ce contexte, comme le souligne Mathis-Moser dans sa conclusion :

[...] *l'œuvre de Dany Laferrière, s'il faut la situer dans le champ littéraire du Québec, est l'un des exemples les plus fascinants de « l'écriture migrante », bien que les frontières entre les catégories ne soient pas imperméables. Si l'écriture immigrante renvoie davantage à des faits socio-culturels, aux difficultés de l'immigration, au passé et à une prise de conscience parfois douloureuse du moi face à l'autre, la littérature migrante fait « migrer » les images « pour déjouer les stéréotypes et les clichés qui encombrant les œuvres »* (p. 284)

Comme le souhaitait Laferrière, Mathis-Moser le prend pour un écrivain et le situe en dehors de ces stéréotypes et de ces clichés qui définissent encore trop souvent l'écriture migrante. Elle parvient à faire le tour de la production de l'auteur en dehors d'une conception rétrécie de l'identité pensée à partir de paramètres figés et à dépasser les perspectives élaborées jusqu'à maintenant par la critique. Bref, le livre d'Ursula Mathis-Moser offre une (re)lecture de Dany Laferrière particulièrement riche et rigoureuse. Si l'on tient compte de l'esquisse biographique et de la bibliographie exhaustive qui accompagnent l'étude, cet ouvrage s'avère sans aucun doute une référence critique incontournable. Sa lecture donne le goût de se replonger dans les premiers romans de Laferrière lus il y a bien longtemps et d'en découvrir d'autres paresseusement ignorés jusqu'à aujourd'hui.

Visitez le site Internet
d'XYZ éditeur



www.xyzedit.qc.ca

XYZ
éditeur